

Le séducteur

Annie Gaudreau

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

Pierre Elliott Trudeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, A. (2001). Le séducteur. *Liberté*, 43(1), 8-9.

Le séducteur

Annie Gaudreau

Les journalistes sont les fous d'un roi qui n'abuse plus personne. Le politicien mort est inoffensif. Là où finit le pouvoir de l'un commence celui des autres : c'est le jeu des médias qui m'apparaît dès lors dangereux. En quelques épisodes (et non reportages, parce que c'est plutôt de fiction dont on parle ici) on récrit l'histoire, en gommant ici, en escamotant le principal – les feintes, les trahisons –, en dénichant des analystes qui diront ce qu'on veut bien entendre. Devant la mort, les journalistes perdent leur jugement. Nos médias ont le dithyrambe facile. Ce jour-là, l'homme politique n'est plus que charisme et bonne foi.

Je ne veux pas parler de Justin Trudeau. Le prochain sauveur. Le rédempteur. Celui chez qui on a vu perler des larmes rhétoriques. Ainsi, il suffirait d'être « le fils de » pour pouvoir espérer tenir un pays, avoir hérité d'un patronyme qui a fait ses preuves – parlez-en aux Américains. Il suffirait d'être bien né, d'être né dedans, dans le discours et l'argent. Né acteur, metteur en scène.

Je ne suis pas habilitée à parler de Pierre Elliott Trudeau, je ne suis pas socialement autorisée. J'ai observé tout cela de loin, du haut de ma chaire d'incompétence et de subjectivité. Je ne peux que parler du souvenir le plus clair que j'ai de cet homme. L'image que je retiens est celle de ma grand-mère sous l'emprise

de Pierre Elliott Trudeau. Je revois sa naïveté qui était celle d'une bonne part de la population. Obnubilée, aveuglée qu'elle était devant le gentleman qui gouvernait le pays. Peuple à genoux...

Nous avons l'habitude de nous chicaner, ma grand-mère et moi, à propos des personnages des téléromans que nous regardions. Elle était folle de Juan, l'amant latin de Marisol dans le téléroman du même nom. Moi, je répétais qu'il allait quitter Christine Lamer. Je prenais la défense du moins beau des deux prétendants. Déjà, à sept ans, je me méfiais des enjôleurs. Après, on s'est prises aux cheveux pendant *Dallas*. Elle rêvait de Bobby Ewing. Je lui préférais J.R. qui était, bien entendu, le tordu des tordus, mais complètement vrai dans sa mesquinerie. Nous ne partagions ni les mêmes valeurs ni les mêmes fantasmes, ma grand-mère et moi. Bref, quand elle joignait les mains, les yeux à demi-clos d'émotion à la vue de Pierre Elliott Trudeau dans un topo, je me disais qu'il y avait sûrement quelque chose de louche chez ce type.

Aujourd'hui, l'ancien premier ministre est mort et ma grand-mère aussi, mais il reste une façon de faire créée par Trudeau : cet art de projeter une image jeune et dynamique – qui s'exprime dans des activités telles que : jouer du saxophone, faire du patin à roues alignées, ou conduire une motomarine – pour faire oublier le programme de son parti.

Les élections se succèdent et le jeu des comédiens se raffine ; les politiciens ont appris la leçon de leur prédécesseur. Pierre Elliott Trudeau fut peut-être le premier politicien, avec John F. Kennedy, à travailler main dans la main avec les médias. Dans un monde où l'on ressuscite les personnages chéris du public pour alimenter chez celui-ci le divin plaisir de se faire endormir-divertir en évitant de réfléchir, rien n'est impossible. En cette période électorale – nous sommes en novembre –, je me demande qui sont les grands gagnants au championnat de la séduction : les politiciens qui veulent à tout prix conquérir les électeurs, ou les médias qui travaillent tantôt à embellir, tantôt à démolir ces acteurs-politiciens ?